

Une subjectivité sans sujet ? Éloge du rire

Yves Clot

"Entre la Raillerie et le rire, je fais une grande différence. Car le rire, comme aussi la plaisanterie, est une pure joie et, par suite, pourvu qu'il soit sans excès, il est bon pour lui-même (...) En quoi, en effet, convient-il mieux d'apaiser la faim et la soif que de chasser la mélancolie ?"

Spinoza, *Éthique*, Partie IV, Coroll. II, scolie, trad. C. Appuhn, GF. Flammarion, 1965.

Cet article adopte délibérément un point de vue : celui de l'analyse psychologique des milieux de travail. Il ne prétend donc pas à une approche d'ensemble des questions aujourd'hui regroupées sous la rubrique commode de la "subjectivité". Il n'est pas non plus consacré aux rapports entre travail et subjectivité "en général". Son propos est plus mesuré. Partant du constat clinique, de mieux en mieux établi, d'une aggravation sensible des agressions psychiques subies par les salariés des entreprises et des services¹, il poursuit deux objectifs. Le premier est de montrer, si possible, que c'est le plus souvent par la souffrance que se signale maintenant la vie subjective au travail. A l'encontre des discours trop complaisants sur la "mobilisation" des "ressources humaines", on n'hésitera pas à reconnaître dans beaucoup de milieux professionnels ce qu'on peut désigner comme une orthopédie de la subjectivité. Le deuxième objectif est, à l'inverse, de faire peut-être mieux voir comment ceux qui travaillent cherchent à se "protéger", afin que le travail reste supportable malgré tout; comment, ce faisant, ils vivent aussi et déjà au delà de la rationalité dominante.

J'ai choisi de concentrer mon attention sur une seule dimension : l'humour et le rire dans le travail. Car peut-être est-ce là l'une des réponses à cette "subjectivité sans sujet" que l'entreprise moderne, finalement, impose aux hommes.

1. Y. Clot, *Le travail sans l'homme ? Pour une psychologie des milieux de travail et de vie*, La Découverte, 1995.

En effet, rires, plaisanteries, traits d'esprit, n'expriment pas toujours la dérision. A la manière du sémioticien M. Bakhtine, je crois assez décisif de traiter le rire comme une dimension de l'expérience du travail. "*Seules les cultures dogmatiques et autoritaires sont unilatéralement sérieuses*", écrit-il. "*Le sérieux alourdit les situations sans issue, le rire s'élève au dessus d'elles (...) Tout ce qui est authentiquement grand doit comporter un élément de rire, au risque de devenir menaçant, effrayant ou grandiloquent et, en tout cas, limité. Le rire donne le feu vert, fait la voie libre*"².

On sera sensible au fait que dans cette approche, il n'est pas question du rire comme "supplément d'âme", mais du rire comme acte d'affranchissement des dissonances ou des conflits d'une activité, du rire comme procès d'émancipation symbolique des tensions réelles, comme puissance active dans la situation, et non comme forme décorative de la conduite. "*Le rire fait la voie libre*" : ce qui est désigné là, c'est la force résolutoire du rire en même temps que jubilatoire. On peut parler à son propos d'une régulation symbolique de l'action en raison même du fait qu'il se présente aussi comme une "échappée" qui la porte plus loin. Par le rire, l'activité s'échappe de son cours, se sépare d'elle-même, se dépasse.

En un sens, le rire dit mieux que tout ce que la subjectivité comporte nécessairement de désidentification ou de non-identification du sujet à ses actes. C'est pourquoi il ne faut pas hésiter à considérer l'humour et le rire dans le travail comme des trappes d'accès essentielles pour approcher la vie subjective en milieu professionnel. Si le rire est bien cet acte résolutif de tensions vitales, il faut alors le regarder comme un geste du travail efficace, comme l'intonation ou l'accentuation des activités utiles. A ce titre, dans ce qui suit, j'évoquerai d'abord les métaphores utilisées par des conductrices de machines dans l'agro-alimentaire comme des actes de création verbale, comme une série de gestes qui tranchent un problème, dénouent une situation, ou sortent les sujets d'une épreuve.

Certes, l'encadrement de l'entreprise concernée ne les voit guère ainsi, mais plutôt comme des écarts de conduite contre-productifs. Cette direction a d'ailleurs donné un exemple assez rare, mais très significatif, de ce que peut être la prescription de transformations langagières pour "mieux communiquer": Sur deux colonnes matérialisées au tableau blanc, en salle de formation, un formateur préconise le passage collectif d'un langage à un autre. Pour actionner l'alimentation de tel ou tel produit à conditionner, les conductrices disaient "*Tirer la queue*". Elles devront dire : "*ouvrir la*

2. M. Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984, p. 354.

boîte à volet directionnel". La pièce recevant ce produit, elles la dénommaient "*le bol*". Elles devront l'appeler "*le goulet d'approvisionnement*". Il était d'usage d'appeler "*sixain*", le bloc regroupant six paquets en un. Il leur faudra dire : "*le fardeau*". La machine qui tend le film plastique autour des paquets stockés sur la palette était "*le tirafilm*", pour elles. Maintenant il faudra qu'elles la désignent comme "*la fardeleuse*". Enfin, la coutume voulait qu'elles nomment l'outil de réception des spaghettis, monté sur ressorts, dans lequel est organisé la vibration des pâtes pour les mettre en ligne avant l'ensachage, "*le branleur*". Il leur est demandé désormais de préférer à ce mot celui de "*secoueur*".

Il est difficile, à la lecture d'un tel tableau de prescription d'imaginer la passivité des sujets concernés. Notons toutefois la volonté et l'illusion de vouloir substituer un "langage de machine" au langage élaboré par les femmes et les hommes qui mettent ainsi en mots leurs actes et leur histoire. Prise à la lettre, une telle orientation de formation conduirait tout droit à une désobjectivation des salariés. Mais là aussi, il ne faut pas prendre au mot les prescriptions. Nous avons remarqué que le même directeur qui souhaite "corriger" le langage, utilise lui-même l'expression de "*sixain*". Et pour ce qui concerne les conductrices, c'est d'abord le rire qui l'emporte sur cette question, même si toutes admettent que le langage proposé "*fait plus propre*". Pour l'une : "*Boîte à volet directionnel, c'est un peu compliqué pour ce que ça veut dire. On tire une ficelle pour faire basculer un volet : tirer la queue, c'est tout*".

L'humour protège ceux qui travaillent. Ils savent bien que dans le cas que nous examinons, il n'est pas seulement question d'exactitude et d'efficacité verbale. C'est l'appropriation symbolique de l'atelier qui est en cause et, comme dans toutes les entreprises, ce sont les mots empruntés à la scène de la sexualité, fonctionnant comme une "*machine ventriloque*"³, qui conservent le mieux l'intimité que les femmes et les hommes souhaitent maintenir avec leur travail. Simplement, il se trouve que cette intimité est attachée à une expérience. Et si l'on veut élargir l'horizon de cette expérience, on voit mal comment on y parviendra en cherchant à la faire renoncer aux mots par laquelle elle se nomme. Serait-ce alors que l'intimité de l'expérience elle-même est un obstacle à la modernisation ? Sans doute faut-il s'entendre. Rien ne dit qu'un travail en commun qui ferait s'enrichir l'indépendance mutuelle des significations techniques et du sens de l'expérience ne trouverait pas d'autres mots pour se dire que ceux actuellement utilisés dans l'atelier. Mais aucun langage commun ne peut remplacer

3. M. Godelier, *Sexualité, parenté et pouvoir*, La Recherche, n° 213, Sept. 1989.

artificiellement ce travail de confrontation collective dont personne ne sortira inchangé. La métamorphose des significations dans le langage est impensable en dehors d'une transformation du sens de l'activité des femmes et des hommes qui travaillent, c'est à dire sans l'élaboration de relations intersubjectives modifiées. Si les "exécutants" sont tenus à l'écart dans la division du travail, personne ne peut parler "à leur place". Mieux, vouloir le faire, c'est prendre le risque de porter atteinte à la fonction de régulation qu'exerce le langage dans leur activité et finalement contrarier cette dernière elle même. En effet, on voit mieux à quel point le langage n'est pas une "décoration" du travail, mais une appropriation symbolique des épreuves qu'il comporte, au moment où les conductrices se retrouvent en présence de la hiérarchie devant les machines. A ce moment là, ni les anciennes métaphores, ni les formulations techniques nouvelles, ne peuvent être mobilisées. Elles s'annulent réciproquement et le silence de l'énonciation précède l'inhibition de l'activité. Il n'y a pas de langage sans sujet.

On peut citer aussi l'exemple du travail des conducteurs d'installation en "flux tendus" dans l'automobile. Ici la rhétorique narrative et les figures métaphoriques ont leur version chantée. Sur un air populaire, circule dans l'atelier, aux moments les moins faciles à supporter, le refrain suivant : "*On a la peau du flux bien tendu, merci petit Jésus...*". Là encore, cette forme d'apprivoisement des "caprices du flux" n'a pas une fonction décorative. Il s'agit de dire, sous cette forme "affranchie" et de façon précise, quelque chose de complexe : le télescopage entre l'activité personnelle et les activités économiques dans la même action. A la lettre, on peut dire que c'est sa "peau" qu'on joue au travail. Au point de se considérer soi-même comme la "peau du flux", c'est à dire comme un contenant pour des flux industriels. La confirmation pourrait d'ailleurs venir d'une autre métaphore utilisée par les mêmes travailleurs : nous sommes, disent-ils, des "condensateurs". Appareil permettant d'accumuler de l'énergie en physique, dans le langage de l'atelier, il prête son nom à une position subjective ambivalente : si le flux les traverse bien, en revanche il n'a pas de force sans eux. Toute l'ambiguïté de l'épreuve salariale peut s'entendre ici⁴. Ajoutons y cette leçon de "grammaire économique" : "*Chez nous, qualité s'écrit Q.U.A.N.T.I.T.E.*".

Autre exemple, dans le même secteur : la direction de l'entreprise appelle "noria" la circulation des flux, convoquant ainsi l'imaginaire attaché à cette machine antique, métaphore du mouvement perpétuel. Comment

4. B. Doray, Préface à Y. Clot, JY. Rochex, Y. Schwartz, *Les caprices du flux*, Ed. Matrice, 1990, pp. 12-13.

les opérateurs la voient-ils ? Réponse parmi d'autres : *"J'aime bien les prendre à contre-pied quand ils parlent de la noria. Pour dire que les ouvriers se déplacent, ils ont trouvé ce mot savant. Moi, j'appelle cela la transhumance. Je suis plus près des pâquerettes... On a beau dire que c'est automatisé, mais si on ne mettait pas notre nez partout, tout cela s'arrêterait vite"*. Par cette métaphore, notre interlocuteur, non seulement ne "plaisante pas" mais cherche à s'approcher le plus près possible du concret. Mais il cherche à le faire en s'en éloignant, paradoxalement. C'est à dire en inscrivant le sens de la situation présente dans une signification qui, en la décontextualisant, lui donne une portée plus vaste. Toutefois ce "passage" n'est pas complètement compréhensible si, à cette force centrifuge qu'insuffle la métaphore à la situation, on ne mesurait pas que s'oppose une force centripète qui recentre cette même situation sur le sujet. Il recontextualise la situation autour de la transhumance, lui dont *"les racines sont restées dans le Berry"* où il vit encore en pensée *"près des pâquerettes"*⁵. Autrement dit, pas de métaphore sans métonymie, si l'on veut comprendre à quel point les figures rhétoriques sont vitales pour se défaire du "flux" et garder un quant à soi. Vitales donc, pour ce conducteur d'installation, afin de *"réguler ses actes dans un domaine de vie par le sens qu'il leur accorde dans d'autres domaines de vie"*⁶. C'est finalement l'histoire du sujet qui lui ouvre la possibilité de se tenir à distance d'une activité qui ne le contient pas tout entier et à laquelle il peut conserver un sens personnel.

Dernier exemple, enfin. Certes, cette situation est exceptionnelle, mais elle grossit seulement les traits caractéristiques de la vie ordinaire de l'atelier Il s'agit du récit par M. Durand d'un montage un peu singulier de planches de bord sur une chaîne, au moment où, vers dix ou onze heure le matin, les visiteurs quotidiens défilent devant un groupe d'OS. En fait, c'est une démonstration technique de "montage au pied" : *"La planche, observe-t-il, repose mollement sur le coussin. Gringo coince chacun de ses pieds dans les orifices des buses (conduits) de chauffage situés sur le dessus du tablier (support général de la planche), puis il s'arc-boute dans la caisse. Le corps tendu en arrière et les bras brassant l'air, il imite le canard par une série de coin-coin presque aussi vrais que nature. Le montage de la planche se poursuit ensuite par la fixation au pied et quelque coups de crosse de visseuse par-ci, par-là, pour donner plus d'authenticité à l'action."*

5. Y. Clot, J. Y. Rochex, Y. Schwartz, *Les caprices du flux*, op. cit. p. 122.

6. Ph. Malrieu, "La crise de personnalisation. Ses sources et ses conséquences sociales", in *Psychologie et éducation*, vol. III, 1-18, 1979.

*Les visiteurs s'attardent au niveau du poste des planches, persuadés que ce spectacle est inclus dans la visite guidée. En découvrant le montage de la planche à coup de pied et de visseuse, certains font une drôle de tête. Impressionnant, n'est-ce pas, le travail à la chaîne ? Nous qui vous parlons de ce que nous connaissons, nous vous l'avouons : c'est passionnant et vachement motivant. Ils doivent se poser des questions sur la qualité des voitures qui passent entre nos mains... et nos pieds. Nous répétons qu'il ne s'agit pas de taper n'importe où. Oui, on peut donner des grands coups de pied dans une planche de bord. Le tout est de savoir où taper et de bien viser. Paroles de spécialistes"*⁷. On remarquera ici l'étroitesse du rapport entre rire et efficacité du travail, entre position subjective et engagement social.

On peut élargir le propos aux paradoxes de la "modernisation" en cours : c'est au moment où le travail humain est invité à manifester sa créativité individuelle et collective en amplifiant pour chaque individu le contact social avec soi-même, au moment où le sens des coopérations concrètes de chaque sujet avec chaque sujet se met, comme jamais, à conditionner le rapport de tous au monde que nous a laissé l'aventure industrielle, c'est à ce moment là, qu'on croit pouvoir "gouverner" les techniques en donnant congé aux hommes, sous diverses formes. Par le chômage de masse, bien sûr. Mais pas seulement. En réduisant aussi trop souvent au silence, chez ceux qui travaillent encore, la multitude de pensées et d'actions, de jugements et de délibérations, pourtant engagés dans la disponibilité exigée d'eux sans ménagement. On condamne ainsi l'homme à un "isolement" à la mesure de l'injonction à participer dont il devient simultanément l'objet. La souffrance qui en résulte prend alors la forme d'un ressentiment à l'égard des entreprises et des institutions dans lesquelles cet homme s'expose sans être reconnu pour autant. En évoquant le rire, j'ai attiré l'attention sur l'un des destins possibles de ce ressentiment. Mais d'autres existent, moins favorables au sujet humain.

Car, au regard de l'exercice de responsabilités déjà "supportées" dans l'anonymat par ceux qui travaillent, le plus souvent à des coûts physiques et subjectifs démesurés, le poids des couches hiérarchiques apparaît écrasant et dérisoire à la fois. L'activité de ces dernières paraît dévitalisée au contact des problèmes réels qu'elles ne parviennent plus à transformer en questions à résoudre, au point d'en refouler fréquemment l'énoncé. Cela aussi contribue à la perte de sens ressentie au travail.

7. M. Durand, *Grain de sable sous le capot*, La brèche, 1990, p. 30.

On le voit, il ne faut pas abandonner la subjectivité au sujet psychologique. Elle possède d'autres ressorts, alors même qu'elle ne cesse jamais de lui appartenir pour autant. Elle s'éprouve, dirait encore Ph. Malrieu, entre les formes sociales, comme médiateur actif : *"Elle leur est assujettie, et en même temps elle est le lieu où se révèlent leurs contradictions. Il lui revient de choisir entre elles, comme de rechercher les moyens de les rendre compatibles : ce n'est pas possible sans un effort pour prendre conscience des refoulements, des méconnaissances que le sujet opère pour se défendre des angoisses que suscitent ses divisions internes"*⁸. S'il n'est pas présupposé, le sujet n'en est donc pas moins "exposé". Mais voilà, cette "exposition" n'est pas a-historique. Il semble même qu'aujourd'hui, l'épreuve nous confronte tous à *"un univers qui ne peut, de lui-même, offrir une solution aux contradictions qu'il a fait naître"*⁹. C'est ce que l'analyse du travail met particulièrement en valeur. Il n'y a pas de quoi rire.



8. Ph. Malrieu, "Pour une étude interdisciplinaire des changements sociaux", in *Dynamiques sociales et changements personnels*, Ed. du CNRS, Toulouse, 1989, p. 265.
9. M. Foucault, *Maladie mentale et psychologie*, (1954), PUF, 1995, p. 99.